

794 251

# LE TABLEAU DE RAPHAËL,

OU

A TROMPEUR, TROMPEUR ET DEMI ;

COMÉDIE-PROVERBE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR J. A. JACQUELIN ET PHILIDOR R<sup>\*\*\*</sup>.

*Représentée pour la première fois, à Paris ;  
sur le Théâtre des Jeunes Artistes, le 17  
Vendémiaire an IX.*

---

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N<sup>o</sup>. 25,  
et boulevard Saint-Martin, N<sup>o</sup>. 26, vis-à-vis le  
Théâtre des Jeunes Artistes,

---

AN IX. (1800.)



---

**PERSONNAGES.****ARTISTES.**

---

**RAPINARD**, Brocanteur et  
Préteur sur gages.

*Notaire.*

**DORVAL**, amoureux de la fille  
de Rapinard.

*Monrose.*

---

**COUPLÉ T D'ANNONCE.**

*Air : Ainsi jadis un grand Prophète.*

**E**N peinture comme au théâtre,  
Chaque goût est bien différent ;  
Du Poussin l'un est idolâtre,  
Un autre n'aime que Rembrandt :  
Celui qui dit Teniers sublime,  
Trouve Rubens peu naturel ;  
Que votre goût soit unanime  
Pour le TABLEAU DE RAPHAËL !


---



# LE TABLEAU

## DE RAPHAËL,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.



*Le Théâtre représente une place publique ; à droite, une boutique qui s'avance sur la scène au-dessus de laquelle on lit : Rapinard, brocanteur ; et à côté, en caractères plus gros : Maison de Prêts sur Gages. Devant la porte sont exposés différens objets de curiosité, tels que bronzes, statues, etc. etc.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

---

RAPINARD, *seul, finissant d'arranger le devant de sa boutique.*

**D**EPUIS quelques mois, ça ne va pas mal ; mon magasin s'enrichit de tout ce qu'il y a de plus curieux en bronzes, médailles, pierres précieuses, bustes, statues, tableaux, etc. etc. - C'est un petit Musæum, que l'on viendra bientôt voir à la queue, et qui fera la fortune de son heureux propriétaire ; il faut tout dire, je possède à merveille l'esprit de mon état ; c'est sur-tout dans la vente de mes bustes antiques que j'excelle.

▲ ij

## LE TABLEAU

Air : *Du Vaudeville de Chaulieu à Fontenay.*

Aux coquéttes je vends sans peine  
De Lais le buste vanté ;  
J'offre celui de Diogène  
A plus d'un cynique effronté ;  
Je vends le buste de Zoïle  
A maint critique sans pudeur ;  
Je garde celui de Virgile  
Pour Delille,  
Son traducteur,  
Son successeur.

Il faut qu'un tableau soit excellent pour que je l'achète,  
car je ne me défais pas facilement de cette sorte de  
marchandise.

Air : *De la pipe de Tabac.*

Chaque journaliste délaisse  
Mon tableau de la Vérité,  
Et mon tableau de la Sagesse  
Par chaque belle est rejeté ;  
Mon grand tableau de la Misère,  
A maint rentier n'iroit point mal ;  
Car il auroit, dans cette affaire,  
La copie et l'original.

Ajoutez à ce commerce de brocanteur, mon petit bureau de prêts sur gages, cela me forme un assez joli revenu, qui, m'empêchant de toucher à mon capital, me fait vivre à mon aise, et me met dans la possibilité de trouver à ma fille un gendre un peu plus cosu que ce Dorval, dont elle s'est amourachée. Aimer un commis, et un commis qui n'a rien ! Je ne reconnais pas là mon sang ; Angélique, je le vois, tient plus de sa mère que de moi... Elle étoit trop généreuse, madame Rapinard ; elle donnoit tout, elle donnoit tout absolument.

## SCÈNE II.

RAPINARD, DORVAL.

DORVAL. (*Redingotte à volonté, le dessous noir.*)**B**ON jour, mon cher Rapinard, comment va votre santé ?

RAPINARD.

Très-bien, on ne peut mieux ; j'ai fait hier au soir une excellente affaire !

DORVAL.

Et la santé de la charmante Angélique, de votre adorable fille ?

RAPINARD.

Cela doit vous être indifférent, car vous savez de moi, à n'en pas douter, qu'elle ne sera jamais votre femme.

DORVAL.

Quoi ! vous persisteriez dans le barbare dessein de ne pas m'accorder celle que j'aime..... et dont je suis aimé ?

RAPINARD.

Aimez-vous comme deux foux, ne vous aimez pas, cela m'est tout-à-fait indifférent ; mais ce qui ne me l'est pas du tout, c'est de donner ma fille à un commis, réformé encore !

DORVAL.

Je suis réformé, c'est vrai ; mais je puis vous assurer que ce n'est pas pour long-tems : dites-moi vous-même si mon chef de bureau pourra résister à l'éloquence de la pétition suivante ?

Air : *Une fille est un oiseau.*

J'ai réformé mon barbier,  
 Mon tailleur et ma lingère,  
 Jusques à ma boulangère,  
 Ne pouvant pas les payer ;  
 Dans le besoin qui me mine,  
 J'ai réformé ma cuisine,  
 Je ne soupe, ni ne dine,  
 C'est le sort qui le prescrit.  
 Mais, hélas ! dans ma détresse,  
 Je n'ai pu, je le confesse,  
 Réformer mon appétit.

ter.

## LE TABLEAU

RAPINARD.

Diable ! le besoin est urgent.

DORVAL.

Nécessairement je dois rentrer en place ; une fois réintégré, je me fais distinguer par mon travail et mon assiduité, je deviens chef de bureau, mon mérite perce, et l'on me nomme chef de division ; c'est-là ou je brille dans tout mon éclat, et l'on m'en fait sortir pour... pour m'élever au ministère.

RAPINARD.

Auquel, s'il vous plaît ?

DORVAL.

*Air : Mes chers amis voulez-vous m'enseigner.*

Je ne saurais, en qualité d'Auteur,  
Etre Ministre de la Guerre....

RAPINARD.

De la Police ?

DORVAL.

Ah ! mon Dieu ! j'en ai peur.

Dans cette place on ne dort guère.

RAPINARD.

Mais, de l'Intérieur ?

DORVAL.

Non pas, sur mon honneur ;  
Pour l'être, il faut de vastes connoissances.

RAPINARD.

Mais, lequel donc ?

DORVAL.

Si je pouvois,

Cher Rapinard, je choisirois  
Le Ministère des finances.

RAPINARD.

Eh bien ! lorsque vous serez dans les finances, vous aurez ma fille.

DORVAL.

Quittons la plaisanterie ; si ma pétition ne me réussit pas, j'ai une autre corde à mon arc, je connois particulièrement l'entrepreneur-général des barrières et je puis espérer....

RAPINARD.

D'être employé dans l'octroi, d'être commis de barrière ? voilà un emploi bien lucratif !

DE RAPHAËL.

DORVAL.

Comment donc ! ce sont les premières places de la ville, ce sont des postes solides et bien payés, ce qui n'est pas indifférent.

RAPINARD.

Bien payés ! vous voulez rire ? Qu'est-ce que les droits de passe peuvent rapporter ? pas grand-chose.

DORVAL.

*Air : Du Vaudeville des deux Chasseurs et la Laitière.*

Oh ! je vous assure au contraire  
Que cet impôt ne va pas mal,  
Puisqu'en passant par la barrière  
On donne deux sous par cheval.

RAPINARD.

Sans crainte que l'on me condamne  
L'impôt seroit mieux autrement,  
On feroit beaucoup plus d'argent  
Si l'on faisoit payer par âne.

DORVAL.

Je suis de votre avis, mais je vous ai dit, il n'y a qu'un instant, que je faisois aussi des pièces.

RAPINARD.

Ah ! vous êtes Auteur ? c'est un titre de plus à la misère, que je ne vous connoissois pas encore ; et dans quel genre travaillez-vous ?

DORVAL.

Je fais des VAUDEVILLES, de tout tems ils furent chéris des Français, et maintenant il n'y a plus que cela qui fasse fortune.

RAPINARD.

Il est vrai que c'est une rage, pas de petit jeune homme qui n'ai fait son petit Vaudeville, et ce genre devient plus facile de jour en jour ; il ne faut plus que savoir puiser dans des Ouvrages presque oubliés, et s'emparer adroitement de ce qui vaut la peine d'être pris.

DORVAL.

*Air : Lucas un jour en son chemin.*

Dans mes Ouvrages, sur ma foi !  
Jamais de beautés étrangères,  
Mon cher, tous mes vers sont à moi,  
Aussi je hais les plagiaires. *bis.*

LE TABLEAU

RAPINARD.

Pour moi, je les approuve assez,  
Ils vont vite à la gloire ;  
Tous méritent d'être placés  
Au temple de mémoire.

bis.

Mais, touchez-là (*en lui donnant la main et en fredonnant*) : Vous n'aurez pas ma fille. — Toute votre fortune est en perspective et la mienne est réelle, passe encore si vous aviez un bon état ; par exemple, celui de prêteur sur gages, c'est de celui-là que vous pouvez dire : il n'y a plus que cela qui fasse fortune.

DORVAL.

Ah ! grands dieux ! je ne me sens aucune disposition pour un pareil métier.

RAPINARD.

N'est-il pas le plus lucratif et le plus à la mode ?

DORVAL.

Air : *Du vaudeville d'Abuzar.*

Je sais que par-tout à présent,  
C'est-là le métier qu'on voit faire ;  
Mais est-il permis franchement,  
De spéculer sur la misère ?  
Après vous avoir apporté  
Tous les objets de leur ménage,  
Vos pratiques, en vérité,  
Finiront par se mettre en gage.

bis.

RAPINARD.

C'est la seule chose sur laquelle je ne leur prêteroï pas.

DORVAL.

Et les intérêts exorbitans que vous exigez ? ah ! monsieur Rapinard, quel état ! Mais, tout ce que je vous dis là ne m'empêche pas d'adorer votre aimable fille ; revenons à mon mariage avec elle.

RAPINARD.

Tenez, mon cher Dorval, vous êtes un joli garçon, fort honnête, vous me convenez, vous.

DORVAL.

Seroit-il possible ?... Vous consentiriez ?...

RAPINARD.

Oui ; mais c'est votre misère qui ne me convient pas.

DORVAL.

Il faudroit donc être ~~bien~~ riche pour prétendre à la main de votre fille ?

RAPINARD.



## D E R A P H A E L

R A P I N A R D.

Oh, mon dieu! je ne suis pas très-exigeant; tenez, si vous possédiez seulement une cinquantaine de louis comptant, vous me les donneriez, je les ferois fructifier dans mon petit commerce, et vous pourriez espérer....

D O R V A L.

Vous avez raison, je ne désespère pas d'épouser un jour ma charmante Angélique.

R A P I N A R D.

Comment, épouser un jour Angélique?

D O R V A L.

Je me trompois, j'espère l'épouser bientôt.

R A P I N A R D.

Et par quels moyens, s'il vous plaît?

D O R V A L.

Permettez-moi d'en remettre l'explication à un autre moment, il est dix heures, je n'ai pas de tems à perdre, pour aller présenter ma pétition. Je viendrai vous instruire du résultat : au revoir, citoyen Rapinard. (*Il sort.*)

---

### S C E N E I I I.

R A P I N A R D, *seul.*

**I**L espère épouser bientôt ma fille? il paroît n'en pas douter; qu'est-ce que cela signifie? il est commis, que dis-je, commis réformé, et il auroit cinquante louis à son service, cela me paroît fort; mais il a peut-être des ressources que je ne lui connois pas.... Un ami sensible à son infortune qui lui prête... Ah! les malheureux n'ont pas beaucoup d'amis; ma foi, peu m'importe, si Dorval m'apporte les cinquante louis, je lui donne Angélique; elle l'aime et dans cette circonstance sa passion s'accorderoit avec la mienne; mais, quel est cet homme qui s'avance par ici?

---

### S C E N E I V.

RAPINARD, DORVAL, *déguisé en Poète misérable et portant un vieux Tableau sous son bras.*

D O R V A L, *lisant l'enseigne de Rapinard.*

«**M**AISON de Prêts sur gages». Bon, voilà ce que j'é cherchois; je suis votre serviteur,

## LE TABLEAU

R A P I N A R D.

Je suis bien le vôtre, tout prêt à vous être utile.

D O R V A L.

Vous voyez devant vous un Auteur.

R A P I N A R D.

J'aurois dû vous reconnoître tout de suite.

D O R V A L.

Comment me reconnoître ? à mon costume, n'est-ce pas ? il est l'indice de ma fortune.

R A P I N A R D.

C'est dommage que vous ne soyez pas venu plutôt, vous auriez trouvé ici à qui parler avec un jeune Auteur nommé Dorval, qui prétend à la main de ma fille.

D O R V A L.

Dorval ? je le connois beaucoup ; c'est un de mes grands amis, c'est un autre moi-même.

R A P I N A R D.

Ah ! oui-dà ! puisque vous le connoissez particulièrement est-il vrai que ce soit un Auteur ; là, ce qui s'appelle un Auteur ?

D O R V A L.

Tout comme un autre.

R A P I N A R D.

Est-ce comme un autre qui est bon ? peut-il gagner de l'argent avec son esprit ?

D O R V A L.

Je ne crois pas ; il ne fait point de Pantomimes ; quant à son mérite, l'amitié empêche de bien juger ; mais si Dorval a de l'esprit, je sais bien que je suis sans argent comme lui.

R A P I N A R D.

Allons, je vois que vous le connoissez, mais si vous n'avez pas d'argent, je vous plains.

D O R V A L.

L'argent vous paroît donc bien beau ?

R A P I N A R D.

C'est mon dieu.

D O R V A L.

C'est le dieu de tout le monde, et grâce à lui il n'y a point d'Athées.

R A P I N A R D.

Avec lui l'on a tout, et sans lui l'on n'a rien.

D O R V A L.

C'est vrai,

Air : *Du pas de Zéphir*, de Psyché.

L'argent  
Est vraiment  
Un métal  
Sans égal  
Et c'est lui  
Qu'aujourd'hui  
L'on poursuit,  
L'on chérit.

L'argent  
Cependant  
De nos jours  
Fuit toujours  
Le Vallon  
D'Appollon  
Et le Mont  
Hélicon.  
Huissiers,  
Créanciers,  
Font souvent  
Mon tourment,  
Mais on peut  
Quand on veut  
Être en paix  
Sans procès.

Il faut  
Aussi-tôt  
Se noyer  
Pour payer,  
Car de fait  
On se met  
Promptement  
Au courant.  
L'argent est, etc.

Moi qui compose  
En vers, en prose,  
Dont les  
Couplets  
Sont chantés  
Répétés,  
Hélas !  
Je n'ai pas  
Même un franc.  
Maintenant  
Et je suis  
Très-surpris  
Si je vis.  
L'argent est, etc.

En un mot, je suis Auteur dramatique.

RAPINARD.

Pourquoi travailler pour le Théâtre, on a tant de peine à se faire jouer ; que ne faites-vous des Romans ? c'est une fureur d'en lire, vous seriez imprimé tout de suite.

DORVAL.

Que me dites-vous-là, je ne veux pas faire société avec tous les diables de l'enfer.

RAPINARD.

Faites imprimer quelque critique sur les Auteurs et les Acteurs de Paris.

DORVAL.

Il en paroît une tous les jours, et puis j'ai besoin moi-même d'indulgence.

RAPINARD.

Choisissez un autre état, décidez-vous.

DORVAL.

Lorsqu'une fois on a goûté du commerce des Muses, tous les autres paroissent insipides ; ainsi je me décide à faire toujours des Pièces, et j'ai dans la tête le plan d'une Comédie en cinq actes et en vers, on n'en voit pas beaucoup de bonnes à présent.

R A P I N A R D.

Vous n'avez donc pas encore vu les Mœurs du jour de l'Ecole des jeunes Femmes.

D O R V A L.

Je sais, aussi bien que vous, que cette Comédie est excellente, mais son Auteur n'en fait jamais d'autres.

Air : *Ainsi jadis un grand Prophète.*

Colin , ton VIEUX CÉLIBATAIRE  
Fit marier plus d'un garçon ,  
Aux hommes d'humeur trop légère  
Ton INCONSTANT fait la leçon ,  
En mentant comme un Journaliste  
MONSIEUR DE CRAC est très-joyeux ,  
Et chacun , dans ton OPTIMISTE ,  
S'écrie : oui ; tout est pour le mieux.

Je veux travailler à suivre ses traces, mais j'ai l'habitude de ne composer que le verre à la main, et comme je suis sans le sou, je ne puis aller au Cabaret.

R A P I N A R D.

Faire une Comédie au Cabaret ? Fi donc ! c'est d'un mauvais genre.

D O R V A L.

Piron a fait la Métromanie au Caveau; j'espère que cette Comédie là en vaut bien une autre du bon genre; allez, allez mon cher, pour avoir de l'esprit, on ne sauroit être mieux qu'au Cabaret; il m'électrise, il me donne du génie.

R A P I N A R D.

Allez rêver à votre pièce dans les bosquets du jardin Turc ou dans les allées de Frascati, à la bonne heure.

D O R V A L.

On ne boit pas de vin à Frascati ?

R A P I N A R D.

Non, mais on y prend des glaces.

D O R V A L.

Des glaces ? cela refroidiroit le feu de ma composition ; des glaces ! je n'entends plus parler que des glaces de Frascati, et cependant.

Air : *Mon père était pot.*

On peut hors de chez Frascati,  
Voir des objets de glace;  
Envers l'indigence, aujourd'hui,  
Les riches sont de glace;  
Le cœur d'un ami  
D'un Amant aussi,  
Est bien souvent de glacé;  
Journaux, Almanachs;  
Romans; Opéras,  
Ma foi ! tout est de glace.

RAPINARD.

Pas tout-à-fait, on peut dire aussi que tout est de feu.

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

Dans ces superbes Pantomimes  
Où l'Acteur brille par son jeu,  
Que voit-on ?

DORVAL.

L'on y voit des crimes:

RAPINARD.

Eh non ! l'on y voit que du feu.

Air : *Au coin du feu.*

Dans nos lieux de délices  
Grâces aux artifices,  
Tout est en feu.

DORVAL.

Chez moi, pour l'ordinaire  
L'hiver on ne peut guère  
Crier : au feu !

ter.

RAPINARD.

Un Auteur sans feu : ah ! mon dieu, c'est le poisson sans eau.

DORVAL.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour moi l'hiver n'a rien d'affreux,  
Des vents je crains peu la furie ;  
La nuit, le jour dans tous les lieux  
Je brave les froids rigoureux.

RAPINARD.

Oh ! la bonne Philosophie !

DORVAL.

Oui, mon cher, je ressens l'ardeur  
D'un feu vraiment économique  
Et ce feu divin, créateur,  
C'est le feu,

RAPINARD.

C'est le feu ?

DORVAL.

Le feu Poétique ;

C'est le feu, le feu Poétique.

bis.

RAPINARD.

• Votre nourriture ne seroit-elle pas l'ambrosie et le nectar  
Votre boisson ?

DORVAL.

Mon nectar, c'est le vin, le ganimède qui me le verse ;  
C'est le garçon du cabaret, mais il me le vend, et comme  
Appollon ne donne point d'argent, vous allez me faire  
le plaisir de me prêter quelques petits écus sur ce tableau,  
pour que je puisse aller où je vous ai dit.

## LE TABLEAU.

R A P I N A R D.

Pourquoi pas, si le tableau est bon? Voyons d'abord que je l'examine, je m'y connois. (*Il prend sa loupe.*)

D O R V A L, *a part.*

Nous verrons cela. (*haut.*) Eh bien! qu'en dites-vous?

R A P I N A R D.

Votre tableau est une vraie croûte.

D O R V A L.

Laissez donc, l'ami, avec votre croûte; c'est un tableau très-précieux, qui me vient de famille; mais vous qui le méprisez, savez-vous bien de quel maître il est? de Raphaël!.... comme vous êtes honnête homme.

R A P I N A R D.

En ce cas, il est de Raphaël; mais si cela est vrai, combien voulez-vous que je vous prête dessus? je ne suis pas beaucoup en fonds, je vous en avertis.

D O R V A L.

Je vous demande peu de chose, rien que six francs.

R A P I N A R D.

Ah!... va, pour les six francs; j'ai de la conscience, vous ne me donnerez que cinq pour cent d'intérêt.

D O R V A L.

J'y consens, ce n'est réellement pas trop que cinq pour cent.... par an.

R A P I N A R D.

On voit bien que vous n'êtes pas au courant... c'est cinq pour cent d'intérêt... par décade.

D O R V A L.

Diantre! c'est bien différent! je vois que vous êtes un honnête homme, vous prenez beaucoup d'intérêt à vos emprunteurs.

Je veux faire incessamment un petit traité élémentaire de l'Usure, acceptez en la dédicace; j'accepte toujours les six francs au prix que vous m'avez proposé.

R A P I N A R D, *les lui donnant.*

Les voilà.

D O R V A L.

L'écu est rogné, mais c'est encore indifférent; ah ça, vous allez me remettre une reconnaissance de mon tableau?

R A P I N A R D.

A quoi bon? ne venez-vous pas de me dire deux ou trois fois que j'étais un honnête homme?

D O R V A L.

Je ne me démens pas. (*à part.*) Le Juif!

R A P I N A R D.

Vous avez bien raison, il suffit de me regarder en face pour en être persuadé, la probité se lit dans les yeux; ils sont le miroir du cœur, avec moi le proverbe n'a pas menti.

DORVAL.

Air : *Du jaloux malgré lui.*

Cela ne sauroit me suffire,  
 Quoique je croye à votre honneur,  
 Envain en tous lieux j'entends dire :  
 « Les yeux sont le miroir du cœur ».  
 Moi, je n'en crois rien ; plus j'y pense,  
 Si le fait étoit vrai, grands dieux !  
 Ah ! combien d'hommes par prudence  
 Mettroient un bandeau sur leurs yeux.

Je ne fais pas d'application, une preuve, c'est que je m'en  
 rapporte à vous.

RAPINARD.

Donnez-vous la peine d'entrer, je vais vous faire un reçu!

DORVAL.

Non, non, je me sens aujourd'hui en verve, je ne veux  
 pas perdre une minute d'inspiration ; je cours au Cabaret  
 prochain me livrer au travail, sur-tout ayez grand soin de  
 mon tableau ; je viendrai bientôt le reprendre si je touche  
 de l'argent, j'espère en recevoir dans la journée ; prenez  
 garde de gâter mon tableau, c'est que j'en fais vraiment  
 le plus grand cas.

RAPINARD.

Soyez tranquille, il est en bonnes mains. (*Dorval sort.*)

SCÈNE V.

RAPINARD, *seul.*

JE me suis bien gardé de dire à ce pauvre diable d'Auteur  
 ce que je pensois de son tableau, mais je le crois d'un grand  
 prix. J'aurois dû le lui acheter tout de suite, il a besoin  
 d'argent, je l'aurois eu presque pour rien. C'est que plus  
 je l'examine, plus j'en suis enchanté.

Air : *Voilà bien ces lâches mortels, de Sterne,*

Ce tableau me paroît bien fait,  
 A coup sur il est d'un grand maître ;  
 Quel peut en être le sujet ?  
 Voilà ce que je veux connoître....  
 C'est l'Innocence et la Pudeur,  
 Du sexe elles font la parure ;  
 Mais, je le dis avec douleur,  
 On ne les voit plus qu'en peinture.

Que ces deux femmes sont belles !..., quelles formes  
 attrayantes, quel ton de carnation, elles me réchauffent ;  
 l'Innocence et la Pudeur ! ma fille s'y connoît, je veux en  
 savoir son avis.

## SCÈNE VI.

RAPINARD, DORVAL, *déguisé en riche financier.*

DORVAL, *très-haut, dans la coulisse.*

Vous m'attendrez à deux pas avec ma voiture.

RAPINARD.

Il paroît que c'est un homme d'importance, restons.

DORVAL, *avec dignité.*

On m'a vanté votre cabinet comme un des plus curieux de Paris, en statues, bronzes, tableaux; j'ai mille écus à dépenser, faites-moi voir tout ce que vous possédez.

RAPINARD, *avec beaucoup d'honnêteté.*

Avec plaisir; entrez donc, je vous en prie, le dehors n'est que pour la montre, le précieux se trouve en dedans.

*Air : Du vaudeville de Jean Monet.*

J'ai vingt héros que l'on vante,

Tous connus

Par leurs vertus :

Chaque jour, je mets en vente

Darius, Assirius,

Romulus, Lucullus,

Des Romains de toute espèce...

DORVAL.

Auriez-vous une Lucrèce ?

RAPINARD.

Ma foi ! l'on n'en trouve plus !

DORVAL.

Comment ! on n'en trouve plus ?

RAPINARD.

Vraiment on n'en trouve plus.

Ne vous arrêtez donc pas aux bagatelles de la porte;

DORVAL.

Vous avez raison; mais, quel est ce tableau que j'aperçois-là ?

RAPINARD.

C'est un pauvre diable d'Auteur, qui est venu m'emprunter douze francs dessus.

DORVAL, *à part.*

Douze francs; le menteur !

RAPINARD.

Mais, la misère du propriétaire ne me donne pas une grande idée de son tableau.

DORVAL.



DORVAL.

Et pourquoi cela ?

Air : *Lorsque vous verrez un Amant.*

On a des Tableaux de Rubens,  
 Trouvés dans une hôtellerie ;  
 Quelquefois, dans de vieux bouquins,  
 On lit des choses de génie :  
 De trésors, un vieux bâtiment  
 Est encor le gîte ordinaire ;  
 Ne voit-on pas, le plus souvent,  
 La vertu sous une chaumière ?

RAPINARD, *à part.*

Voilà, pour un homme riche, une singulière façon de penser.

DORVAL.

Voyons ce tableau.... eh ! c'est un chef-d'œuvre !

RAPINARD.

Seroit-il vrai ? (*à part.*) Mon auteur ne m'a pas trompé :

DORVAL.

Savez-vous de quel maître est ce tableau ? de Raphaël !  
 J'ai chez moi une collection des tableaux de ce grand  
 maître, à laquelle il ne manque que cet original, je vous  
 l'achète.

RAPINARD.

Il ne m'appartient pas.

DORVAL.

D'après ce que vous m'avez dit de l'indigence de son  
 propriétaire, vous vous arrangerez facilement avec lui.

RAPINARD.

Il tient à son tableau.

DORVAL.

Je vous en donne cinquante louis.

RAPINARD.

Impossible.

DORVAL.

Cent louis.

RAPINARD, *à part.*

Cent louis ! ah ! malheureux Rapinard, quel coup tu as  
 manqué là.

DORVAL, *avec grandeur.*

Vous hésitez ?... ne faut-il que cinquante louis de plus,  
 je les donne pour compléter ma collection, qui n'aura pas  
 sa pareille dans l'univers.

RAPINARD.

Je ne puis vous le vendre sans avoir vu mon homme  
 auparavant.

D O R V A L.

Et quand croyez-vous le voir ?

R A P I N A R D.

Peut être aujourd'hui même.

D O R V A L.

Eh bien ! arrangez-vous avec lui , et demain matin je vous enverrai mon valet ; il vous portera les cent cinquante louis convenus , et vous lui remettrez ce tableau.

R A P I N A R D.

Si vous voulez toujours visiter à présent mon cabinet de curiosités , peut-être en trouveriez-vous quelques-unes qui vous conviendroient ?

D O R V A L.

Non , non , pour le moment je m'en tiens à ce tableau ; que je le regarde encore : il est admirable , il est divin , il est superbe.... il est.... ( *Il sort, en affectant des airs de grandeur.* )

## S C E N E V I I.

R A P I N A R D , *seul.*

**M**A foi ! je m'admire ; j'ai su résister une fois à l'appât du gain ; ma conscience est tranquille , elle ne me reproche rien. Mon Auteur reviendra-t-il aujourd'hui , je l'espère , d'après ce qu'il m'a dit ; je lui offrirai neuf à dix louis de son tableau , et il me l'abandonnera aussi-tôt avec plaisir ; s'il alloit ne pas revenir ? ah ! diable : courrons morbleu ! courrons dans tous les cabarets voisins , la chose en vaut bien la peine ; il n'y a déjà pas tant d'occasions de gagner de l'argent , pour laisser échapper celle qui se présente à moi dans ce jour.

*Air : De Jocônde.*

Mais , avant de suivre ses pas ,  
 Fermons bien ma boutique ;  
 Pour beaucoup , je ne voudrois pas  
 Y laisser Angélique ;  
 N'étant point au fait , je le sens ,  
 Des comptes de mes livres ,  
 Elle vendroit pour onze francs ,  
 Ce qui vaut douze livres.

Ce seroit trop risquer. Mais , en croirai-je mes yeux ? ô ! providence ! c'est mon Auteur que j'aperçois : ah ! mon dieu ! dans quel état il est ; il ne pourra jamais se traîner jusqu'ici.

## SCÈNE VIII.

RAPINARD, DORVAL.

DORVAL, *habillé comme à la Scène 4<sup>e</sup>. et dans l'état d'ivresse.*

**D**ITES donc, l'homme aux intérêts, j'ai encore un mot à vous souffler dans le tympan de l'oreille.

RAPINARD.

Qu'est-ce que c'est, voyons ; venez-vous me rendre mon écu de six francs et retirer votre tableau ?

DORVAL, *en se laissant aller à gauche.*

Mon bon ami, vous donnez à gauche... ; ce n'est point cela, du tout... Je viens vous prier de me rendre un petit service.

RAPINARD.

Si je le puis, avec grand plaisir. (*à part.*) Voilà où je l'attendois.

DORVAL.

En vous quittant, tout à l'heure... vous savez bien?... j'ai rencontré un Poète, de mes amis, qui n'avoit pas déjeuné ; je crois même qu'il n'avoit pas mangé la veille, car il a dévoré ! l'état n'est pas bien nourrissant, voyez-vous ? une fois tous les deux en train, nous avons joliment siroté.

RAPINARD.

De six francs, vous avez fait deux sous ?

DORVAL, *lui frappant sur le ventre.*

Ah ! papa, le petit calambourg ! vous avez raison ; vos six francs, et plus, sont dans la terrine, et mon confrère est resté en gage au cabaret pour ce que je redois, et j'ai recours à vous, pour que vous me prêtiez six autres francs.

RAPINARD, *À part.*

Il tombe de lui-même dans mes filets. (*haut.*) Oh ! je ne peux pas prêter comme cela deux fois sur le même objet ; mais, tenez, faites mieux ; vendez-moi tout de suite votre tableau, je vous en donnerai un bon prix, et vous pourrez boire à votre aise pendant long-tems.

DORVAL.

Oh ! que non ; je ne vends pas mon tableau.

C ij

## LE TABLEAU

Air : *De la Vaudreuilh.*

Déjà j'enrage  
 Qu'il soit engagé,  
 De l'immortel  
 Raphael,  
 C'est l'ouvrage ;  
 Mais m'en défaire,  
 C'est autre affaire ;  
 Il est trop beau,  
 Je garde mon tableau  
 RAPINARD.  
 Il faut le vendre.  
 DORVAL, *à part.*  
 Il veut me surprendre.  
 RAPINARD.  
 Je suis honnête,  
 Chacun le répète ;  
 Ma conscience....  
 DORVAL.  
 N'est pas immense.  
 RAPINARD.  
 Voilà mon prix ;  
 Dix louis.  
 DORVAL.  
 Il plaisante.  
 RAPINARD.  
 Vingt ?  
 DORVAL.  
 Non, non.

RAPINARD.  
 Trente ?  
 DORVAL.  
 Non, non.  
 RAPINARD.  
 Quarante.  
 DORVAL.  
 Non, non.  
 RAPINARD.  
 Combien ?  
 DORVAL.  
 Eh bien !  
 Cinquante ou rien.  
 RAPINARD.  
 C'est par trop cher.  
 DORVAL.  
 Non mon cher,  
 Il est sur  
 Que vous gagnerez sur  
 Ce marché,  
 Recherché,  
 Cent pour cent.  
 RAPINARD.  
 Mais vraiment,  
 Mon argent,  
 Maintenant,  
 M'en rend  
 Deux cent pour cent ;  
 C'est le taux d'à présent.

## ENSEMBLE.

DORVAL, *à part.*  
 La bonne affaire,  
 Le pauvre hère  
 Est bien dupé,  
 Bien trompé,  
 Je l'espère ;  
 O ! Jouissance !  
 Douce espérance,  
 Quel jour plus beau,  
 Je lui vends mon tableau.

RAPINARD, *à part.*  
 La bonne affaire,  
 Le pauvre hère  
 Est bien dupé,  
 Bien trompé,  
 Je l'espère ;  
 O ! jouissance !  
 Douce espérance,  
 Quel jour plus beau,  
 S'il me vend son tableau.

RAPINARD.  
 Je n'ai pas été par quatre chemins, je vous ai tout de suite offert quarante louis, vous voyez que je suis un honnête Brocanteur.

D O R V A L.

Broc... broc... qu'est-ce que vous parlez de broc?... Je viens d'en vider deux avec mon camarade en Apollon, et je dis, du vin qui n'étoit pas du tout ridicule ; il avoit le bouquet, et je voudrois bien en aller pomper un troisième avec ce cher ami qui est resté en plan au cabaret.

R A P I N A R D.

Il n'y a qu'un moyen c'est d'accepter ce que je vous propose.

D O R V A L.

Quarante louis ? non, cinquante ou je le garde.

R A P I N A R D.

C'est trop. (*à part.*) Le riche amateur m'en a offert cent cinquante, ainsi, ce sera cent louis de gagnés pour moi demain.

D O R V A L, *à part.*

Il hésite, j'aurai les cinquante louis, et sa fille est à moi. (*haut.*) C'est un tableau presque pour rien.

R A P I N A R D.

Vous trouvez que cinquante louis ne sont rien, diable.

D O R V A L.

Ah ! futé, vous savez bien que le tableau vaut le double au moins.

R A P I N A R D, *à part.*

On diroit qu'il sait ce qu'on m'a offert de son tableau (*haut.*) Ah ! ça, vous m'assurez qu'il vous appartient ?

D O R V A L.

Fi donc ! vous avez l'air de douter de moi ; je vous jure ma petite parole d'honneur, que le tableau est à moi.

R A P I N A R D.

Pourquoi n'en jurez vous pas votre grande parole ?

D O R V A L.

Oh ! c'est qu'à présent la mode est de dire toujours, ma petite parole d'honneur, et vous devriez, M. Rapinard, la suivre comme les autres.

R A P I N A R D.

Air : *Du pas redoublé.*

Cette mode est celle des sots.

D O R V A L.

Je pense le contraire,

On peut se servir de ces mots,  
Même ils devoient vous plaire ;  
Comme l'honneur est très-petit  
Dans ce siècle frivole,  
On est conséquent lorsqu'on dit,  
Ma petite parole.

LE TABLEAU

RAPINARD.

Le tableau est à moi ; voilà les quarante neuf louis , convenus.

DORVAL.

Vous en oubliez un.... Ah ! c'est une distraction.

RAPINARD.

Pas autre chose ; voilà les cinquante louis , comptez les.

DORVAL.

Après vous je n'en ferai rien. Adieu monsieur Rapinard , le plus heureux des broc... brocanteurs , et le plus heureux des prêteurs sur gages ; si par la suite j'ai à me défaire de quelques objets de prix , nous nous reverrons. ( Il sort. )

SCENE IX.

RAPINARD, seul.

**B**RAVO ! bravo ! Rapinard, mon ami , je voudrois être plus vieux d'un jour , pour toucher mes deux mille quatre cent francs , quel bénéfice ! -- Encore une centaine d'affaires comme celle-là , et c'est alors que je pourai dire , heureux Rapinard ! tu es vraiment l'enfant gâté de la fortune. Que Dorval vienne à présent me demander la main de ma fille ; il n'oseroit pas revenir à la charge , il n'aura jamais les cinquante louis d'avances que j'ai exigés de lui.

SCENE X.

RAPINARD, DORVAL.

DORVAL, *déguisé en Peintre Italien ; et portant sous son bras un Tableau fraîchement fait.*

**T**ENEZ, monsù le brocanteur , rendez grâce à votre heureuse étoile , qui m'a conduit vers vostre personne. Je viens vous vendre un tableau que j'ai terminé , il n'y a qu'une demi-heure : vi pourrez vos vanter d'avoir du neuf.

RAPINARD.

Ce neuf-là ne vaut peut être pas du vieux.

DORVAL.

Il en seroit de mon tableau comme de bien d'autres choses ; mais , ma réputation , elle est faite , et pour la figure , il n'y a ché moi.

*Air : Du vaudeville de Claudine.*

Jamais rien ne m'embarrasse ;  
 Un agiouteur subtil  
 Dit : me peindrez-vous de face ,  
 Me peindrez-vous de profil ?  
 Je réplique avec joustesse ,  
 Per fixer tous les regards  
 Et per qu'on vous reconnoisse ,  
 Ne quittez pas les trois quarts.

Mais, n'est-ce pas ce vieux tableau, que vous avez l'air de préférer au mien, tout fraîchement fait ?

R A P I N A R D.

Vous l'avez deviné.

D O R V A L.

Eh bien ! caro mio, je vi préviens que votre tableau n'est qu'une véritable enseigne à cabaret, et j'aurai dix louis du mien quand je voudrai.

R A P I N A R D.

Laissez donc, avec votre enseigne à cabaret... savez-vous bien que ce tableau-là ma coûté cinquante louis.

D O R V A L.

Oh ! le prix, il n'y fait rien.

R A P I N A R D.

Apprenez donc, monsieur le barbouilleur, que ce tableau est de Raphaël.

D O R V A L.

*Air : Que d'orgueil prompt à s'enivrer, de Molière à Lyon.*

Comment ! il ôse, à Raphaël,  
 Attribuer ce foible ouvrage ;  
 Il ôse, à ce Peintre immortel,  
 Faire ou n aussi crouel outrage :  
 Son nom, cher à tout l'ounivers,  
 Doit vivre autant qué la Natoure ;  
 Apollon est le diou des Vers,  
 Raphaël l'est de la Peintoure.

*bis.*

Eh ! mon pauvre brocanteur, si vi trouvez douze francs de ce tableau, vous serez bien heureux.

R A P I N A R D.

Et vous vous dites peintre, vous, barbouilleur à la toise.

D O R V A L.

Tout barbouilleur ché je suis ; je vais porte mon tableau à des gens capables dé l'apprécier et de le payer : à dio, beau connoissour. (*Il sort.*)

## SCÈNE XI.

RAPINARD, *seul.*

CE qu'il vient de me dire, m'effraie. Aurais-je été trompé ? je n'en puis plus douter.

Air : *Des Trembleurs.*

Je vois, malgré son affiche,  
 Que ce financier si riche,  
 N'est qu'un vrai fripon qui triche  
 L'argent des honnêtes gens.  
 Quelle horreur, quelle infamie,  
 Quelle affreuse perfidie ;  
 Il jouoit la comédie !  
 Et c'étoit à mes dépens.

Le tour seroit infernal... : mais, comment éclaircir mes craintes ?

Air : *De Malborough.*

Je suis sur les épines,  
 O ! douleurs (*bis.*) assassines ;  
 Je suis sur les épines,  
 Perdrais-je donc mon bien ?  
 Hélas ! je le crains bien ;  
 Le tableau ne vaut rien :  
 Je suis sur les épines,  
 O ! douleurs (*bis.*) assassines ;  
 Je suis sur les épines,  
 Mes louis  
 Sont partis.

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

RAPINARD, DORVAL.

DORVAL, *habillé comme à la 2<sup>e</sup>. Scène, et portant ses habits sous son bras.*

EH bien ! qu'avez-vous donc ?

RAPINARD.

Ah ! mon cher Dorval, vous voyez devant vous un homme bien à plaindre.



D O R V A L.

Comment donc ? vous qui paroissiez si joyeux ce matin !

R A P I N A R D.

Ah ! maudit poète et maudit financier, si jamais je vous ratrape !

D O R V A L.

Eh bien ! que leur ferez-vous ?

R A P I N A R D.

Ce que je leur ferai ? d'abord je ferai rendre, si je le puis, mon argent à l'auteur, et en suite, si je suis le plus fort, je rosserai monsieur le financier, pour m'en avoir imposé sur la valeur intrinsèque de ce tableau, par son enthousiasme feint ; il n'y a dans tout cela d'honnête homme que le peintre, au moins il m'a dit la vérité ; mais, je n'en saurais douter, les deux autres ne sont pas autre chose que deux frippons, qui se sont concertés pour me tromper.

D O R V A L.

Regardez-moi bien attentivement.

R A P I N A R D.

Eh bien ! après, que voulez-vous dire ?

D O R V A L.

Ils sont devant vos yeux.

R A P I N A R D.

Qui ?

D O R V A L.

Le poète, le financier, le peintre et Dorval.

R A P I N A R D.

Je vous vois bien, mais je ne vois pas les autres !

D O R V A L.

Et ces habillemens, les voyez-vous ?

R A P I N A R D.

O ciel ! seroit-il possible ?

D O R V A L.

Vous n'êtes pas encore convaincu ? et cette bourse, la voyez-vous ?

R A P I N A R D, *sautant après.*

Juste ciel ! je la reconnois, c'est la mienne, c'est ma chère bourse !

D O R V A L.

Point du tout, entendons-nous ; votre bourse de cinquante louis est à moi, et mon tableau, qui n'est pas de Raphaël, est à vous.

R A P I N A R D.

Ah ! coquin, je vois à présent la ruse ; Angélique en est le prix.

D

D O R V A L.

En ce cas, voilà les cinquante louis que vous avez exigés de moi, pour mettre dans votre commerce.

R A P I N A R D.

A demain la nôce : allons, tu mérites d'être mon gendre ; avoir atrapé Rapinard, c'est : à Trompeur, Trompeur et demi. Je n'en reviens pas, mais aussi, il faut en convenir, un autre y eût été pris comme moi, car tu as joué tes rôles à merveille.

V A U D E V I L L E.

*Air Du Vaudeville de l'Opéra comique.*

R A P I N A R D.

Pour toi, que l'avenir est beau ;  
 Angélique est douce et sensible,  
 Et vous m'offrirez le tableau  
 D'un ménage heureux et paisible ;  
 Mais souviens-toi que chaque jour  
 Il faudra dans ton mariage,  
 A ma fille, de ton amour,  
 Donner un tendre gage.

D O R V A L.

Lorsque je vois autant d'appas,  
 Orner ma charmante Maitresse,  
 Un seul gage ne suffit pas  
 Pour l'assurer de ma tendresse ;  
 Je veux, lui prouvant nuit et jour  
 L'amour qui près d'elle m'engage,  
 Qu'avant un an, de cet amour,  
 Elle me donne un gage.

L'Auteur, vous devez le penser,  
 N'eut que le desir de vous plaire ;  
 Mais, en voulant vous amuser,  
 Peut-être a-t-il fait le contraire,  
 Rassurez-le sur ses destins ;  
 Et s'il obtient votre suffrage,  
 Daignez ce soir prêter les mains  
 A son Prêteur sur gage.

F I N.